

TI-HARNOG

« *S*emblable à toi, très différent... »

Cette formule, extraite du Kalevala finnois, que je n'ai pas hésité à mettre à l'actif de Talhael le Conteur, résume à elle seule toute la problématique du rapport à l'Autre. Si Twern est en apparence semblable aux Harnogéens, si des années passées sur ce monde sans espoir de revoir Lanmeur l'ont familiarisé avec leurs mœurs, s'il a noué des amitiés, des amours, il n'en demeure pas moins l'étranger, au point que les Décideurs ont dû créer pour lui une caste nouvelle.

D'ailleurs, n'est-il pas étranger à son propre destin ? Les Harnogéens n'ont-ils pas raison de voir en lui l'acteur d'une transformation profonde, d'une mutation aussi importante que celle qui les frappe au milieu de leur vie ?

La mutation, la transformation, thème récurrent du cycle, est au cœur de Ti-Harnog. Ce monde dont la légende confond le début et la fin dans le même événement. Ce monde où la parole est un moyen d'action aussi violent que la guerre.

Si le langage permet d'agir sur l'autre, est-il le moyen de le connaître ? Notre connaissance du réel s'exprime par le langage, mais puisque celui-ci nous appartient, nous sommes condamnés à ne connaître de la réalité que l'image que nous savons formaliser. Ce que nous appelons connaissance n'est qu'une construction mentale qui permet au mieux de nous comporter dans le monde avec une certaine cohérence, une règle du jeu, pas tout à fait arbitraire. Mais elle n'est en rien une appréhension du réel, qui ne passerait pas par une reconstruction. C'est pourquoi notre vision du monde ne cesse d'évoluer, alors même que la réalité ultime, si tant est que cette expression ait un sens, nous échappe. Non seulement notre vision du monde, mais notre monde lui-même, si par ce mot nous désignons la somme des expériences acquises.

Pour qui a l'ambition d'écrire, c'est-à-dire de jouer avec le langage pour faire exister une histoire, ce thème est fascinant. Au centre des romans lanmeuriens, on retrouvera donc le langage et la transformation, étroitement emmêlés, indissociables. Langage des Conteurs, dont les paroles exaltent autant qu'elles contraignent. Langage aussi des Contacteurs, chargés de faire basculer les mondes contactés dans l'orbite lanmeurienne. Car pour cette tâche, Lanmeur ne saurait employer la violence : ses ressources n'y suffiraient pas. Il lui faut employer celles du monde à séduire – au sens premier du terme –, comme le judoka utilise l'élan de l'adversaire pour le soumettre. Cet adversaire qui est « *Semblable à toi, très différent...* »

AVERTISSEMENT

Le texte de la présente édition est conforme à celui de la première parution, à quelques corrections de détail près.

Le premier manuscrit de Ti-Harnog présentait quelques exemples des prestations de Talhael le Conteur. La nécessité de raccourcir le texte pour la publication dans un format de poche m'a conduit à les supprimer. Ces chants figurent en appendice.

Christian Léourier.

SUR LE CHEMIN DE LA FALAISE, Talhael le Conteur savait déjà qu'on l'attendait. L'air était vif. Très haut dans le ciel, des nuages enflammés par le coucher d'Héol s'effilochaient.

Le visiteur devait être un familier : même le membre d'une caste supérieure n'aurait pas osé franchir le seuil d'un ermitage. Sans doute une de ses filles ou un ami d'autrefois. La dernière visite remontait à... Voyons, c'était ce fameux été où il faisait si chaud que les premières vagues de la marée montante s'évaporaient sur le sable brûlant de la plage.

Le vieil homme ne pressa pas l'allure pour autant.

Il n'était pas fatigué. Il connaissait le rivage et allait droit au but quand il s'agissait de déterrer les larves de rezlogodir. Sa récolte quotidienne ne lui prenait qu'une heure ou deux ; s'il rentrait si tard, c'était pour avoir laissé son esprit vagabonder tandis qu'il observait d'un œil distrait les oiseaux de mer fuyant la saison des ténèbres. Mais, à son âge, la lenteur devenait un luxe.

Il avait cessé de s'interroger sur l'identité de son hôte. Un seul homme au monde pouvait oser troubler la retraite d'un Conteur sans s'être annoncé. Un seul y était autorisé, par prérogative de caste : Twern le Visiteur. Celui-ci s'encadra dans le chambranle sitôt le Conteur à portée de voix.

Les larmes montèrent aux yeux du vieillard. Twern n'avait guère changé, n'étaient les tempes grisonnantes qui lui auraient enfin conféré un aspect normal s'il avait porté la barbe.

Les deux hommes s'embrassèrent longuement. Puis le Conteur désigna la mesure. Il s'y dirigea, le Visiteur trois pas derrière lui. Quand ils atteignirent la cabane le vieillard s'effaça, baissant la tête.

Entre eux, le rituel de l'hospitalité n'était pas nécessaire : ils se connaissaient de trop longue date. Ils y sacrifiaient en manière de plaisanterie ; cela leur rappelait le temps où Twern, friand de toutes les coutumes, s'y conformait avec un soin maniaque.

Il faisait bon dans la cabane. Une flamme haute et claire, sur laquelle Twern avait jeté une poignée de varech parfumé, se tordait dans la cheminée.

Le Conteur tira sept larves de sa besace. Il en soupesa deux qu'il mit de côté pour le repas. Elles étaient grosses comme le poing, grasses et visqueuses à souhait. Il enfourna les autres dans des alvéoles creusés tout autour du manteau de la cheminée, puis reboucha soigneusement les ouvertures avec de l'argile verte. Après la métamorphose, les jeunes défonceraient l'opercule de cire qui obstruait l'autre extrémité de la niche et s'éloigneraient de la cabane en rampant sur leurs embryons de pattes.

– Les rezlogodir sont stupides, dit le Conteur. Elles continuent à pondre, alors que l'hiver est à nos portes. Sans moi, les larves mourraient de froid.

Twern jeta un œil sur les deux « rescapées » qui, posées sur la table, attendaient de finir leur brève existence dans un bouillon d'algues rouges.

– Passeras-tu l'hiver ici ? demanda-t-il.

Le vieil homme s'affairait à préparer le repas.

– Bien sûr, répondit Talhael. La cabane n'est pas grande, mais les murs sont épais. Et puis, ajouta-t-il avec un sourire malicieux, s'il fait trop froid, je m'enterrerai, comme les mollusques des grèves.

Le Visiteur sourit. Quand les Conteurs sentaient venir leurs derniers jour, eux qui avaient passé leur existence à errer de bourg en village, ils se terraient pour rédiger leur chapitre de la Somme, le livre dont la caste répartissait les trésors entre les nouveaux initiés.

Par politesse, le Visiteur s'enquit des travaux de son hôte.

– Oh ! j'ai encore de quoi travailler des années, plaisanta le vieil homme.

Il savait proche le terme de son existence, et n'en éprouvait apparemment aucune tristesse.

– Mais mon maître récit, celui qui apporte ma contribution la plus originale au légendaire de ce monde, est achevé, précisait-il. Bien entendu, tu pourras en prendre connaissance quand tu voudras.

Le Visiteur déclina l'offre d'un geste de la main, car telle devait être l'attitude d'un profane respectueux. Cependant, à l'heure présente, le Conteur ne se souciait pas des convenances. Dans ce monde, le Visiteur restait un étranger. Comme tel, il n'était pas vraiment soumis à la loi commune. Il s'en irritait souvent et quelquefois en profitait.

Pourtant, il y avait des lois qu'il ne pouvait transgresser : celles de la vie, par exemple.

– Sais-tu pourquoi je suis venu te voir ? demanda-t-il abruptement.

– Je m'en doute, soupira le vieil homme en se laissant aller contre le dossier de son siège. Il y a bien longtemps que j'attends cet instant. Tu aurais dû le prévoir, toi aussi.

Twern haussa les épaules.

– Je le savais, bien sûr. Mais je ne pensais pas que ce serait aussi douloureux. Est-ce que... ?

– Oui, dit Talhael. Il arrive que les gens d'ici, qui pourtant sont conditionnés à cela, éprouvent eux aussi du chagrin au moment de la murkétto de leur compagne. Ne s'afflige-t-on pas des morts que l'on sait inévitables ?

– Si. Mais la mort occupe une grande place dans les récits. Pourquoi pas la murkétto ?

Le Conteur haussa les épaules. Contrairement à que pensait le Visiteur, nombre de contes avaient pour thème la métamorphose. Mais ils considéraient son aspect positif, et pour le moment Twern n'était pas disposé à voir dans cet événement naturel autre chose qu'un coup du sort dirigé contre lui.

– Où en est-elle ? demanda le vieillard.

– Elle mange de la viande. Elle se désintéresse de moi. Physiquement, je veux dire.

– A-t-elle trouvé sa voie ?

– Pas encore. J'ai l'impression qu'elle n'a plus goût à rien.

– Bien sûr. Ce n'est que le début. Elle oscillera encore quelque temps entre la jeunesse et la maturité. Un an. Deux. Cela dépend. Mais, en fin de compte, elle partira. Il vaut mieux accepter l'inévitable. Tu sais, elle souffre, elle aussi.

Le Visiteur jeta sur son interlocuteur un regard aigu.

– Tu es mon ami, reprit le Conteur. Et Helvin est ma fille. J'aimerais, pour vous deux, que sa métamorphose soit réussie. En l'aidant, tu t'aideras toi-même.

Le silence tomba sur les deux hommes. Twern était déçu. Qu'espérait-il en venant ici ? Le Conteur s'assit au bord de l'âtre. Les flammes se tordaient comme la danse des filles d'Héol à la fête des genêts. Les yeux vagues, il se remémorait tout un passé, qu'il avait cru enfouir en scandant les versets de sa Somme, et qui resurgissait parce que Twern s'accoudait à la même table que lui. Comme autrefois. Autrefois...

– Tu vieillis, dit Talhael en pansant sa monture.

L'artwen poussa un profond soupir. D'une tape sur la croupe, le Conteur la libéra. Elle s'en alla paître en maugréant.

Le bosquet descendait en pente douce jusqu'à la route. Une mousse épaisse, parfumée, offrait au Conteur une couche confortable. Le ciel avait pris cette rare couleur, intermédiaire entre l'ocre et l'émeraude, qui pare pendant quelques instants privilégiés les crépuscules heureux. Talhael restait là, assis au bord du chemin, à pénétrer tout son être, avec ses yeux, ses narines et sa peau, de ce jour moribond. Les oiseaux saluaient la nuit naissante. Talhael se sentait bien, les doigts enfouis dans la mousse d'une forêt offerte. Heureux comme l'un de ces arbres ondulant sous la caresse d'une brise tiède.

Insensiblement, l'ombre infiltrait la transparence du ciel. Soudain, un trait de feu embrasa la voûte céleste : une étoile tombait, explosant en millions d'étincelles. Aussitôt, les vers du Llyrf Penn't Adébenn traversèrent l'esprit du Conteur :

Sur un char de flammes il viendra.

Comme un oiseau d'azur il tombera

Du ciel aveugle et muet...

Le crépuscule parut bien sombre, quand l'astéroïde se fut éteint.

Talhael conservait le souvenir précis de la trajectoire ; un Connaisseur aurait pu en déterminer le point de chute. Il haussa les épaules. Que lui importait, après tout, de connaître le lieu de l'impact ? Il n'était pas un Marchand.

Avant que la nuit fût complètement tombée, Talhael rassembla du bois. Il choisit trois grosses pierres et bâtit un foyer avec la compétence que confère l'habitude. Bientôt, une flamme claire dansa, léchant le rongeur que le Conteur avait tué d'un coup de fronde quelques heures plus tôt.

Après avoir mangé, l'esprit tout occupé par la météorite, le Conteur prit sa clénante. Un son aigre s'échappa des cordes de l'instrument. Voyons, quel mètre choisir ? Il fallait de la solennité mais pas de lourdeur : la chute avait été brève ; une agonie flamboyante.

Talhael dressa soudain l'oreille. La mousse amortissait les sons. Mais le Conteur avait passé trop de nuits à l'orée des

forêts pour ne pas interpréter le soudain silence des insectes nocturnes. Insensiblement, sa main glissa vers le bourdon.

Une brindille craqua. Talhael roula sur le côté et se redressa, gourdin levé.

L'intrus, apeuré, recula jusqu'à l'ombre qui cernait le foyer, avant de se rapprocher, dos courbé, main tendue. Une voix éraillée s'éleva d'un fouillis de haillons. Talhael eut un haut-le-cœur. Cet être maigre, édenté, aux yeux perdus dans un rets de rides profondes, était une vieille femme. Certes, Talhael n'ignorait pas que quelques malheureuses rataient leur murkêto. Quand elles ne gagnaient pas la terre des horcs, elles étaient condamnées à mener une vie misérable, loin des villages. Cependant, Talhael n'en avait encore jamais vu.

La réaction du Conteur n'avait pas échappé à la vieille. Elle hésitait, partagée entre la honte et l'avidité. Ses ongles étaient ébréchés à force de creuser la terre.

Talhael se rassit. D'un geste, il invita la vieille à prendre place et jeta quelques pommes de terre sur les braises. La femme s'inclina à plusieurs reprises et se précipita sur les tubercules.

– Attends ! s'écria Talhael. Elles sont encore crues. Tu as la nuit devant toi !

La malheureuse lui jeta un regard où se mêlaient méfiance et surprise. Un soupçon de reconnaissance, aussi ? Il était difficile de lire dans ses yeux délavés et mobiles comme ceux d'une proie désignée.

La vieille s'accroupit de l'autre côté du feu. Quelle existence menait-elle depuis sa murkêto avortée ? Le cœur du Conteur se serra. Était-ce la faute de la pauvre créature, si elle n'était jamais devenue un homme ? Pourtant, malgré la pitié qu'il ressentait, Talhael ne pouvait se défendre du dégoût que lui inspirait un tel spectacle.

Comme, le premier moment de surprise passé, il n'en laissait rien paraître, la vieille s'apprivoisait.

– C'est un bienfait que de voir tant de générosité alliée à tant de talent, dit-elle soudain.

Le Conteur haussa les épaules.

– Que sais-tu de mon talent ? ricana-t-il.

– Tu chantais. Ta voix m'a guidée jusqu'à toi.

Talhael n'en croyait pas un mot. Le fumet du gibier rôtissant devait avoir constitué, pour la mendicante, un appau bien plus efficace.

– As-tu vu la météorite ? demanda-t-il.

Et devant l'air hagard de son interlocutrice, il précisa :

– La traînée de feu qui a traversé le ciel, au couchant.

Les yeux de la vieille s’agrandirent, tandis qu’un sourire extatique distendait sa bouche édentée.

– Le Penn’t Adébenn ! dit-elle.

Le regard se fit dur par-dessus les flammes.

– Il vous punira. Tous. Vous n’aviez pas le droit de chasser Henmar. Les pierres du chemin, vous me les avez jetées, et vos chiens n’avaient pas assez de crocs pour la pauvre vieille. Lui aussi, il sera différent. Mais vous n’oserez pas en rire.

Tout en parlant, elle observait furtivement les alentours, comme si elle craignait l’irruption d’une bande de paysans irrités par ses paroles. Soudain, elle parut reprendre conscience de la présence du Conteur.

– Oh ! Pas toi, maître. Toi, tu es bon. Le Penn’t Adébenn t’apportera beaucoup.

Talhael tendit une pomme de terre. La vieille s’en empara avec avidité. Le Conteur lui lança une petite bourse de cuir contenant du sel.

– Ce n’était pas le Penn’t Adébenn, dit-il. Juste une pierre qui tombait du ciel.

La vieille ne prêta pas attention à ses paroles. Elle était trop occupée à dévorer le légume, qu’elle arrosait de sel.

Quand elle fut rassasiée, la mendiante exposa ses membres grêles à la chaleur du foyer.

– Où conduit ton chemin, maître ? Quelles oreilles charmeras-tu ? demanda-t-elle.

– Le Saigneur Erintlouarn tiendra table ouverte pour la fête des genêts.

La vieille n’avait sans doute jamais entendu parler d’Erintlouarn. Elle hochait pourtant la tête.

– C’est un long voyage que tu entreprends, dit-elle.

– Eh oui, reconnut Talhael.

– Un long voyage, répéta la vieille en regardant les flammes, hallucinée. Le plus long que tu aies jamais entrepris.

– Maintenant, il faut dormir, la vieille ! dit-il. Tu peux rester près du feu, si tu le veux.

Il s’enroula dans sa couverture.

Au matin, la mendiante avait disparu. La bourse à sel également.

La première impression qu'éprouva Twern en reprenant connaissance fut le froid. Il avait pénétré à l'intérieur de son corps, paralysait ses muscles, engourdissait son cerveau, sourdait du moindre de ses os.

Si Twern ne s'était pas souvenu aussi précisément de l'atterrissage, il aurait pu croire à un réveil prématuré dans un sarcophage d'hibernation en fonctionnement. Nul doute : la réanimation s'était déroulée dans de mauvaises conditions. Son sang charriait encore des substances qui auraient dû être éliminées et que plus rien ne contrôlait. Quelque chose avait failli. Un détail, qui faisait peser sur lui un danger mortel. Avec amertume il pensa que, même s'il survivait, il ne pourrait jamais fustiger les responsables, morts depuis longtemps. Pour la première fois de son existence, un doute sur l'infaillibilité de Lanmeur s'insinuait en lui.

Pendant des dizaines d'années, il avait dérivé à travers les étoiles, suspendu entre la vie et la mort, tandis que les répéteurs électroniques débitaient à son cerveau inconscient les leçons accumulées par ses prédécesseurs. Sélectionné dès l'enfance pour contribuer à la mission que sa civilisation s'était fixée, il avait subi jusqu'à sa vingt-cinquième année un entraînement intense qui l'avait préparé à aborder n'importe quel monde. Puis on lui avait désigné le but : une quelconque planète sur laquelle une sonde avait décelé la présence de cités.

En montant dans le vaisseau, Twern savait qu'il ne reviendrait jamais. Il n'ignorait pas non plus qu'il pouvait trouver la mort. On connaissait des cas de contacteurs tués par les peuples qu'ils visitaient avant d'avoir pu transmettre des informations substantielles à Lanmeur. Twern se demandait à présent combien avaient en réalité péri par suite d'une défaillance du système d'hibernation.

Peu à peu, cependant, l'angoisse se dissipait. Twern tenta de se remémorer l'enseignement reçu au cours de son sommeil. Mais sa mémoire se montrait rétive. Il lui faudrait plusieurs semaines avant de restituer ces informations. En attendant, il se contenterait de la formation qu'il avait reçue au Centre.

L'odorat revint le premier. Twern reconnut l'odeur d'ozone caractéristique de la régénération de l'air contenu dans la cabine.

Puis il ouvrit les paupières. Un cri monta dans sa gorge, tandis que la lumière taraudait ses pupilles. Mais aucun son

ne franchit son larynx ankylosé.

Il se força à maintenir ses yeux ouverts, jusqu'à ce que sa rétine acceptât l'effort qui lui était imposé. À présent, il éprouvait une sensation curieuse au creux de l'estomac : la faim.

Il saisit les poignées du sarcophage et, avec l'aide de l'appareil, il parvint à se redresser.

Le plus difficile restait à faire : se lever. En titubant, il gagna le siège de la console.

D'un doigt tremblant, il programma un repas. Un tuyau, terminé par une tétine, lui délivra une gorgée de bouillie sucrée. Pendant quelques jours, ce mélange constituerait sa seule nourriture.

Pour détourner son attention de la douleur qui prenait possession de son corps, Twern commença à étudier les informations fournies par la console.

L'atmosphère, le climat et la pesanteur de la planète convenaient à son organisme. Bien sûr : l'aurait-on envoyé sur ce monde s'il n'avait déjà abrité des hommes ?

Suivaient des renseignements d'ordre géographique : la planète bouclait son orbite en 1,3 année lanmeurienne ; sa rotation était comparable à celle de Lanmeur. On y distinguait deux continents séparés par un isthme ; l'essentiel de la population occupait le continent méridional.

Un réseau de communications peu développé, pas de villes très étendues ni d'ondes radio : la technologie des indigènes était sans nul doute primitive.

Dans ces conditions, l'arrivée de Twern n'avait pu être suspectée. Le robot pilote avait pris soin de se poser dans une région accidentée, couverte de forêts. À présent, la navette reposait au fond d'un lac qui la soustrayait aux regards indiscrets. Lorsque, dans quatre mois, Twern sortirait à l'air libre, les collecteurs d'informations miniaturisés – que les aspirants contacteurs appelaient familièrement les « abeilles » – lui en auraient suffisamment appris sur les indigènes pour qu'il parût l'un d'eux.

De nouveau, Twern éprouva un vide à l'estomac. Une seconde gorgée calma sa faim. Il aspira avec ardeur, dans l'espoir d'avaler un peu plus de nourriture que la dose chichement offerte. Mais la machine se montra insensible tant à cette sollicitation qu'à l'épithète qu'il maugréa à son intention.

Soudain, le vaisseau vibra d'un long frémissement semblable à celui d'un animal frappé à mort.

Le corps meurtri du contacteur se raidit. Hagard, Twern observait les voyants de contrôle qui, l'un après l'autre, viraient au rouge.

Il se précipita dans la coursive. Le vertige troublait sa vue. Chaque mouvement déchirait ses muscles. Il n'en avait cure : animal pris au piège, il se débattait. À cela aussi, on l'avait entraîné.

La coursive baignait dans la lumière clignotante du voyant d'alarme. Twern essaya de franchir le premier sas, sans y parvenir. Le cœur battant, il reflua vers la cabine. Un coup d'œil rapide à la console confirma ses craintes : la navette faisait eau de toutes parts.

Furieux, Twern verrouilla le couvercle de la capsule de secours et commanda le lancement de l'engin. Une voix maternelle susurra à son oreille :

– Cette sortie est prématurée. En l'absence d'informations suffisantes, tu te ferais repérer : je te suggère de renoncer à cette manœuvre et de prendre quelque repos...

– Cas d'urgence ! hurla Twern.

– L'ordinateur central n'a pas fait état d'une telle situation, répondit le contrôle automatique de la capsule.

– Cette quincaillerie est bonne pour la casse. Elle s'est gourée dans le dosage des anticryogènes et le calcul de l'angle d'entrée dans l'atmosphère. Branche-toi directement sur la console de contrôle, si tu le peux.

– Bien sûr, je le peux, répondit la voix. Je suis un système de haute fiabilité.

Soudain, Twern sentit son estomac se retourner. La capsule avait été lancée. Le couvercle s'éjecta dès que l'engin creva la surface. Twern saisit les commandes et dirigea l'embarcation vers la rive la plus proche.

Il avait froid, malgré la tiédeur de l'air. Dès qu'il eut touché la berge, il activa le système d'autodestruction de l'embarcation et, d'un coup de pied, la renvoya vers le large. Bientôt, la résine de la coque se dépolymérisa.

Twern regarda autour de lui. Des arbres droits, puissants. Un sous-bois pénétrable. Pour autant qu'il s'en souvînt, les relevés topographiques révélaient la présence d'un village au sud-ouest. Il ouvrit la cassette d'urgence. Elle contenait une arme de poing, quelques cartouches sanitaires et un émetteur : même en cas de danger, un contacteur ne pouvait oublier sa mission. Il frissonna. Son sang charriait encore des cryogènes. Il absorba quelques comprimés pour calmer sa faim. Bientôt, il lui faudrait se nourrir de produits locaux. Il

grimaça à l'idée des troubles intestinaux qui l'attendaient.

Trois jours plus tard, il arriva à l'orée de la forêt, à bout de forces. Le village était proche. Il enterra l'arme et les médicaments entre les racines d'un grand arbre rouge. Un épouvantail montait dans un champ sa garde impassible. Twern échangea sa combinaison contre la guenille. Il prit une profonde inspiration. Le monde se mit à tourner autour de lui. Et il retomba dans la nuit.

Il y avait un bruit lointain. Une lumière diffuse. Il s'était évanoui, et maintenant il reprenait connaissance.

Twern ouvrit les yeux. Sur sa droite, une fenêtre calfeutrée par une couverture : c'était tout ce qu'il apercevait de la pièce, avec le plafond dont les poutres peintes rougeoyaient à la lueur du foyer.

Épuisé par l'effort, Twern referma les paupières. Cet examen lui avait fourni un renseignement capital : les indigènes prenaient soin de lui. Il voulut y voir une preuve de leur pacifisme.

Le raclement d'un tabouret l'arracha à la somnolence dans laquelle il retombait. Son regard rencontra celui d'une enfant qui le dévisageait avec curiosité. La fillette recula la tête et sortit de son champ visuel. Il l'entendit courir, quitter la pièce. Peu de temps après, un vieil homme se penchait sur lui.

L'indigène était plutôt petit, râblé. Le bas de son visage hâlé disparaissait sous une barbe d'un blanc éclatant ornée de deux tresses. Une lanière de cuir tenait ses cheveux, également blancs, en queue de cheval. Ses yeux bleus souriaient. L'étoffe de ses vêtements était rude, et il n'y avait aucune recherche dans sa mise.

L'indigène tendit une paume calleuse vers le front de Twern. Il hocha la tête, désapprobateur. Puis il arracha la couverture et se mit en devoir de frictionner le malade. Au bout de quelques minutes, le paysan suait à grosses gouttes. De temps en temps, il jetait un regard sur son hôte. Il n'avait pas desserré les dents, même pour répondre aux fillettes qui l'interrogeaient.

Enfin, Twern sentit un léger picotement au niveau de sa jambe gauche. L'instant d'après, tout son corps était la proie d'une démangeaison intense. Il parvint à fermer les doigts. Et même à grimacer un sourire. Le paysan l'aïda à s'asseoir sur le lit et jeta la couverture sur ses épaules. Twern y enroula sa nudité.

La pièce où il se trouvait occupait tout le rez-de-chaussée

d'une maison de pierres sèches. Une énorme cheminée, quelques couches de bois mal équarri, une table massive, des outils aratoires dans un coin : tout dénonçait la civilisation agraire familiale. Le seul luxe de la pièce était un siège sculpté, sur une sorte d'estrade à proximité de la cheminée.

Cinq ou six fillettes, trois adolescentes, deux jeunes femmes et quatre vieillards l'observaient. Twern se sentit transpercé par ces regards posés tantôt sur son visage, tantôt sur son entrejambe, maintenant dissimulé par un pli de la couverture.

L'examen réciproque se prolongeait. Au terme d'une attente qui parut interminable à Twern, le vieil homme prit la parole.

Bien entendu, l'astronaute ne le comprit pas. Toutefois, ses connaissances en linguistique lui permirent de reconnaître une analogie structurelle entre l'idiome de son interlocuteur et la langue archétypale.

Ce n'était pas un des moindres paradoxes de l'humanité que cette unicité de langage. Tous les mondes contactés se révélaient posséder un idiome dérivé d'une même langue. Peut-être saurait-on un jour expliquer une telle particularité. En attendant, cette improbabilité facilitait la tâche des contacteurs. Il y avait cependant une ombre au tableau. Le naufrage de la chaloupe était intervenu avant que les « abeilles » aient rapporté suffisamment d'éléments pour que l'ordinateur de bord reconstitue la langue locale. Twern devait gagner du temps. Il fit mine de ne pouvoir articuler, mettant son mutisme sur le compte de la maladie.

Le vieil homme renonça à cette conversation impossible pour s'adresser à une fillette. Celle-ci s'éclipsa pour revenir bientôt porteuse d'une assiette de terre cuite contenant une bouillie de gruau fumante.

Le paysan y trempa une cuiller de bois et se mit en devoir d'alimenter le malade emmailloté dans sa couverture comme on nourrirait un enfant.

Avec amusement, Twern pensa que, de fait, il naissait à ce monde.

-4-

Les convives étaient las et rassasiés. Le Saigneur Erintlouarn, avachi sur son trône de pierre, caressait d'une main distraite la chevelure décoiffée de Saigneusesse Megmell, sa toute jeune épouse. Le vin tachait sa barbe et l'ample blouse qui couvrait cette montagne de chair.

– Holà, Conteur ! Depuis trois jours, tu nous as régalez de

tes chants. Mais serais-tu un vilain ? Un fourbe parmi les enchanteurs ? Tairas-tu, rhapsode aux noirs desseins, l'origine du genêt ?

Talhael chercha sa clénante. L'instrument gisait sur le sol. Le Conteur la ramassa, l'accorda, se leva, rota, saisit un hanap qu'il vida d'un trait, et pinça les cordes.

*Il est temps, Conteur,
Aède invité pour la fête du genêt,
De dire l'origine de l'herbe dorée,
De chanter la naissance des illustres rameaux.*

Talhael ménagea un temps d'arrêt, afin que l'assistance se pénétrât de la solennité de l'instant. Ses doigts formaient sur la clénante l'accord magique, qui donnait force de vérité aux paroles du Conteur. Il posa le regard sur son hôte. Il ne devait pas se tromper dans son invocation. Il n'était cependant pas difficile pour un Conteur de sa classe de deviner quel sort Erintlouarn souhaitait qu'on jetât sur sa maison.

Il parla donc d'amour, racontant l'histoire de ce Marchand parti courir la fortune, qui revint un jour après la murkêto de son aimée. Chaque jour passé sans lui, elle avait planté une brindille. Maintenant, la lande en était couverte, et elle n'était plus là. Alors, le Marchand tira son poignard.

*La lame but sa vie, là-bas, aux confins de la lande,
Mais avant d'expirer,
Il avait pris le temps de jeter
Toutes ses pièces aux brindilles,
Tout son or aux surgeons,
Et c'est depuis que viennent
Tant de fleurs aux genêts.*

Pendant tout le récit, le Saigneur n'avait pas bronché. Quand mourut le dernier accord de la clénante, Talhael attendit, anxieux de savoir si son invocation avait été comprise et appréciée de son hôte. Il y allait de sa réputation.

Sans hâte, Erintlouarn se tourna vers un Serviteur.

– Toi, dit-il, va-t'en préparer une jonchée de genêts, que j'y mène cette enfant, ma femme, pour l'y prendre. Car le Conteur nous a promis un grand attachement ce jour, en la

fête du printemps.

Talhael se détendit. Le chant lui avait ouvert l'appétit. Il allait se saisir d'un cuissot quand un Messager fit irruption dans la salle du festin.

– Maître Erintlouarn, et vous, gens de hautes et basses castes, salut ! s'écria l'arrivant. On m'a rapporté que ce toit abrite un illustre rhapsode.

– Si c'est de Talhael l'errant que tu veux parler, on ne t'a pas menti, dit Talhael.

– Les gens d'Odaïnsaker, Cultivateurs et Éleveurs de bonne réputation, m'ont mandé de t'inviter en leurs terres.

– Or ça ! Serait-ce une année de disette, que des paysans viennent quérir un Conteur à la cour d'un Saigneur ? s'insurgea un Décideur qui, pour le coup, sortit de l'ivresse où Talhael le voyait plongé depuis trois jours.

– Tout doux ! s'interposa le Conteur. La fête touche à sa fin. J'ai conté l'origine. Je serai parti demain. Pourquoi n'irais-je pas où l'on me convie ?

Le Décideur se laissa retomber sur son banc, d'assez méchante humeur. Mais il ne pouvait rien dire : le Conteur n'avait pas failli aux devoirs de sa caste. Se tournant vers Erintlouarn, Talhael déclara :

– Ton hospitalité me fut douce. Je serais volontiers resté dans cette province où le vin est clair et bouqueté. Mais la voie de l'errant est tracée : un village l'appelle, ses pas doivent l'y mener. Telle est sa Vérité.

– Je le regrette, ami, car c'est une grande joie qu'un Conteur ayant ta verve et ton talent, dit le Saigneur en s'inclinant. Prends au moins quelque repos. Demain, aux premières heures du jour, on préparera ta monture.

Talhael remercia d'un hochement de tête et se retira dans la chambre qui lui avait été allouée. Il ne devait jamais revoir Erintlouarn. Le Saigneur mourut l'hiver suivant en traversant un étang gelé dont la glace se brisa sous son poids. De mauvaises langues supposèrent la présence sur l'autre rive de quelque aguichante pucelle ; mais cette circonstance, jamais prouvée, ne fut pas retenue par la chronique.

Quoi qu'il en fût, Erintlouarn devait laisser à Talhael le souvenir d'un homme affable et qui savait recevoir. Le lendemain, quand un Serviteur avança son artwen, le Conteur put constater que les fontes de la selle étaient pleines de vivres. Elles contenaient également une statuette délicatement ouvragée. Le regard admiratif que le Conteur avait jeté à ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie n'avait pas échappé au Saigneur.

Le rituel des échanges entre le Serviteur et le Conteur risquait d'être compliqué. En tant qu'il pourvoyait aux besoins d'un Seigneur, le Serviteur occupait une place élevée dans la société. Mais, pour l'heure, il servait le Conteur, et donc se situait à un rang inférieur à celui-ci. Talhael ne perdit pas de temps à examiner ce délicat problème de protocole. Il considéra le Serviteur comme son féal aussi longtemps que l'homme tint la bride de sa monture, et protesta de son respect dès qu'il l'eut lâchée. L'autre parut se satisfaire de ce compromis.

En fait de partir à l'aube, Talhael avait dormi toute la journée, récupérant des longues heures de liesse. Il ne déplaisait pas au Conteur de voyager de nuit. Nosbrat, le plus gros des satellites de la planète, brillait de tout son plein. Contrairement à son petit compagnon, toujours pressé, Nosbrat était un astre débonnaire, qui prenait le temps de jeter sur les chemins une lumière cendrée.

La nuit était tiède. bercé par le trot de sa monture, Talhael ne tarda pas à s'abandonner à une douce torpeur. L'été serait chaud. On était loin du solstice, et déjà le blé levait dans les champs.

Il traversait des hameaux endormis. Quelques chiens s'émuvaient de ce passage. Leurs aboiements n'inquiétaient pas l'artwen. Cyfaïl était une compagne sûre, et si l'âge ralentissait son allure, Talhael n'en voulait pas changer.

Il ne faisait pas encore jour, mais déjà les étoiles pâlissaient. C'était l'heure sinistre, la plus froide de la nuit. Dans une boucle du chemin, à l'ombre d'un rocher, Talhael distingua une forme accroupie.

Un rapide coup d'oeil alentour confirma à Talhael qu'aucun refuge ne le dissimulerait assez tôt à la vue de l'homme embusqué, à supposer que celui-ci ne l'ait pas déjà aperçu.

Talhael haussa les épaules : après tout, l'inconnu était apparemment seul. Il se dressa sur les étriers, arborant fièrement son bourdon. Si sa qualité de Conteur ne suffisait pas à le protéger, le gourdin et les crocs de l'artwen dissuaderaient sans doute le maraudeur. Bien que père depuis nombre d'équinoxes, Talhael restait un solide gaillard.

Il arrivait à la hauteur de la moraine, quand l'inconnu se leva et se planta sur le bord du chemin. Le Conteur poussa un soupir de soulagement. Il venait de reconnaître le court manteau d'un Connaisseur. Certes, la présence d'un membre de cette caste, en pleine campagne, la nuit, constituait une incongruité ; mais avec des gens aussi bizarres, il fallait s'attendre à tout.

– Que fais-tu à cette heure matinale, sous un toit d'étoiles ? interpella le Conteur.

Appartenant à une caste inférieure, le Connaisseur ne put répondre qu'après avoir gratifié le Conteur d'un salut flatteur et s'être lui-même présenté :

– C'est un honneur, illustre maître, gentil rhapsode, d'exciter ta curiosité. Au nom de ma caste, à ta caste, salut. Mon nom est Samildanach. Je veille un mort, un pauvre pied léger que la fortune a maltraité.

Le ton du Connaisseur était neutre. Pourtant, Talhael interpréta aussitôt ses paroles comme un avertissement. Ses doigts se firent plus fermes sur le gourdin. Le Connaisseur était petit, chauve, empâté. Pourquoi Talhael se sentait-il menacé ?

– Un Messenger ? dit-il. Que lui est-il arrivé ?

– Je l'ignore. Je l'ai trouvé sans vie au bord du chemin.

Du geste, Samildanach invita le Conteur à le suivre. Talhael s'exécuta, mais sans descendre de sa monture. Ce ne fut qu'en présence du cadavre qu'il mit pied à terre. Comme tous les Messagers, l'homme était frêle d'aspect. On l'avait roué de coups. Bien que son visage émacié, que prolongeait une courte barbe taillée en pointe, fût enflé, Talhael n'eut aucune peine à reconnaître l'homme qui lui avait transmis l'invitation des habitants d'Odäinsaker.

Talhael jeta un regard en biais au Connaisseur. Les yeux de celui-ci, enchâssés dans un paysage de rides malicieuses, étaient aussi candides que ceux d'une enfant. Deux touches de rouge, posées sur les pommettes hautes, achevaient de lui donner l'expression d'une petite fille, malgré la barbe et les sillons du front. Était-ce lui qui avait rossé à mort le Messenger ? Et celui-ci, avant de mourir, avait-il livré son secret, révélé les messages qu'on lui avait confiés ?

Après tout, cela ne regardait pas un Conteur. Le meurtrier d'un pied léger relevait de la justice du Maître Héraut.

– Connais-tu cet homme ? demanda Samildanach. Tu as blêmi en apercevant son visage.

Talhael sursauta, comme si un serpent des broussailles lui avait enfoncé ses crochets dans le talon.

– Quelle vue perçante a le Connaisseur : voir pâlir un homme à la seule lumière de Nosbrat ! répliqua-t-il, cinglant.

Samildanach ne s'offusqua pas.

– Je ne voulais pas me montrer indiscret, murmura-t-il.

Il valait mieux briser là.

– Je suppose qu'on ne peut plus rien pour ce malheureux, observa Talhael. Ma route est longue, je dois repartir.

– Certes, dit Samildanach.

Et il tint les rênes de l'artwen tandis que le Conteur remontait en selle. Talhael le remercia d'un signe de tête distant. Au moment où il s'en allait, le Connaisseur lui cria :

– Que la route te soit douce et le sentier indulgent ! Nous nous reverrons peut-être, Conteur, et j'en serai content.

Cette formule de politesse banale impressionna désagréablement Talhael.

-5-

Talhael voyageait depuis quatre jours, quand il atteignit la croisée des chemins où les gens d'Odaïnsaker avaient planté leur épieu topique. Une femme l'attendait là.

– Es-tu Talhael, le maître ? demanda-t-elle d'une voix assurée.

– En effet.

– Mon époux, la source de nos champs, m'a dépêchée vers toi pour te guider. Il est encore tôt. Nous arriverons avant la tombée de la nuit.

– Quel est ton nom, et celui de ton époux, que je remercie mes hôtes de soins si attentifs ?

– On m'appelle Demné, épouse d'Hiszdu.

– Et quel événement se prépare, quelle noce, quel festin, au village d'Odaïnsaker ?

– Je te le dirai en chemin.

Les deux artwenir se flairèrent longuement. Quand elles eurent fait connaissance, on put enfin partir.

– Il nous est venu un grand prodige, dit Demné. Il y a de cela presque un mois, Hiszdu s'en est allé travailler son champ, aux confins de la forêt. Un homme était évanoui dans les sillons. Mon époux eut pitié de lui et le mena sous notre toit.

– Pitié ? releva Talhael. N'était-ce pas devoir d'hospitalité ?

– C'est que l'inconnu n'appartenait pas à notre caste, répliqua la villageoise.

– Dans ce cas, ton époux aurait dû le mener à quelqu'un des siens.

– Justement : nul ne pouvait dire à quelle caste il appartenait. Et même... si c'était vraiment un homme.

– Que veux-tu dire ?

– Il a un sexe d’homme. Mais ses cheveux sont noirs. Et sa peau est lisse. Son visage ne connaît pas la barbe.

Talhael fronça les sourcils. Il avait déjà entendu parler de femmes qui rataient leur murkétó ; il en avait même vu une. Mais pas d’individus qui arboraient à la fois les attributs de la maturité et ceux de la jeunesse.

– Comment était-il habillé ?

– Il portait les guenilles d’un épouvantail. Nous lui avons donné des vêtements. Mais Hiszdu s’est refusé à lui confier une ceinture de cuir, avec sa boucle de cuivre gravé. Et il ne l’a pas réclamée. Cela voulait dire qu’il n’était pas un paysan. Mais appartenait-il à une autre caste ? Ou bien...

– Un horc ?

– La terre des horcs est lointaine, et sa peau n’était pas brûlée au fer de l’infamie. D’ailleurs, tu le verras. Tu sais, il n’est pas repoussant. Il est même beau, en un sens. Il peut plaire aux hommes comme aux femmes. Il est... différent.

– N’est-ce pas plutôt d’un Décideur dont cet homme a besoin ? Je ne puis le conseiller pour son initiation.

Demné se mordit les lèvres.

– On te dit savant parmi les sages, lâcha-t-elle d’une traite, comme si elle récitait une phrase apprise avec soin.

– Pas assez pour juger des castes, rappela Talhael. En quoi ma science serait-elle utile au village ? Faut-il enchanter l’étranger ? Délivrer Odaínsaker d’un mauvais sort ?

– N’es-tu pas, de tous les Conteurs, celui qui connaît le mieux le Llyrf Penn’t Adébenn ? demanda Demné en détournant les yeux.

D’abord interloqué, Talhael partit d’un grand rire.

– Tu ne crois tout de même pas que ton toit abrite le Penn’t Adébenn ?

– C’est pour le savoir que le village t’a requis, répliqua Demné d’un ton pincé.

– Si je t’ai froissée, pardonne mon hilarité, dit Talhael. Mais si chaque fois que naît une enfant sans père, ou une fillette aux cheveux blancs, on doit croire à la venue du Penn’t Adébenn...

– C’est un homme fait, pas une fillette. Mais ses cheveux, sa peau sont ceux d’une jeunesse, répondit, butée, la paysanne.

– J’ai connu autrefois un homme dont les joues avaient été ébouillantées, alors qu’il était petite fille, dit le Conteur. Jamais la barbe ne lui poussa.

– Tout son corps est différent, s’entêta Demné.

Talhael fit une dernière tentative.

– Depuis des siècles, ma caste charme les espoirs des hommes avec les chants ancestraux. Le Llyrf Penn’t Adébenn se clôt sur un vers inachevé, car il est dit que le poème ne sera entièrement terminé que le jour où celui dont la venue est annoncée descendra des cieux sur son char de feu. Il est normal que, devant un grand prodige, ceux qui nous font l’honneur d’écouter nos chants soient troublés et espèrent se trouver en présence de l’homme du début et de la fin. Mais il faut être prudent...

– C’est pourquoi nous avons fait appel à toi, répondit Demné. Tu as lu les livres. Tu sauras s’il est celui que nous croyons, ou un horc qu’il faut chasser à coups de pierres.

Talhael haussa les épaules.

– D’accord, dit-il. Je me rendrai sous le toit d’Hiszdu, je verrai l’homme qui n’en est pas un. Mais il ne faudra pas m’en vouloir si, ensuite, je ne puis me prononcer.

– Nous avons prévu cette éventualité, dit Demné, visiblement soulagée de ne pas avoir à soulever elle-même la question. S’il est un horc, nous saurons comment le traiter. S’il appartient à une caste, il sera fait selon son rang. S’il est le Penn’t Adébenn, nous suivrons sa volonté. Mais si le Conteur ne peut nous éclairer...

– Oui ? encouragea Talhael.

– Nous souhaitons que l’étranger parte avec toi.

Le plus difficile était dit. Demné perdit un peu de sa raideur. Néanmoins, toute tension n’avait pas disparu de son visage. Au fait, pourquoi ne pas lui donner satisfaction ? Il saurait bien se débarrasser de l’inconnu sitôt franchi le dernier épieu topique d’Odaïnsaker.

– Soit, s’écria-t-il. Parle-moi un peu des gens de ton village. Présente-moi mon auditoire.

Demné parla avec verve. Elle savait broser de rapides portraits et s’acquittait d’autant plus volontiers de cette tâche qu’elle meublant le silence, elle interdisait au Conteur de discuter et de revenir sur sa décision. Si bien qu’en pénétrant dans le village, Talhael eut l’impression d’apercevoir des visages familiers.

Ainsi, cette femme proche de la murkétó qui se précipita vers lui dès son arrivée ne pouvait être que Macha, la veuve que l’on taxait de bizarrerie parce qu’elle restait de longues heures à contempler la rivière en marmottant des récits dans la langue ancienne.

Talhael examina la femme aux traits fermes, non dénués de grâce quoiqu'un peu anguleux. Peut-être, quand les poils lui pousseraient au menton, deviendrait-elle un Conteur réputé, dont les Saigneurs se disputeraient les faveurs. Alors, le village oublierait le mépris ou il l'avait tenue pour évoquer avec fierté la mélancolie de la veuve, signe d'une prédisposition tout à fait extraordinaire pour une femme aux prémices de la murkétó.

– Bonjour, Macha, dit Talhael.

La femme ne s'étonna pas de s'entendre appeler par son nom.

Héol amorçait à peine son déclin ; les villageois étaient encore aux champs, à l'exception des toutes petites filles, sous la garde des très vieux, et de quelques femmes vaquant aux tâches quotidiennes. La présence de la veuve ne pouvait avoir qu'une explication : elle l'attendait.

– Tu sais pourquoi je suis ici, n'est-ce pas ? demanda Talhael.

Macha hochla la tête.

– Demné m'a dit que tu as été la première à converser avec l'étranger ?

– C'est exact.

– Elle m'a dit aussi que, pour cela, tu avais employé la langue ancienne ?

– C'était la seule qu'il comprenait. Au début.

Talhael fronça les sourcils.

– Au début ? Que veux-tu dire ?

– Maintenant, il a appris à parler comme nous.

Aux oiseaux

Penn't Adébenn parlera le langage des oiseaux,

Aux souris

La langue des souris,

Aux hommes il dira les mots des humains

Conformes à la Vérité.

Talhael se secoua. Comme lors du passage de l'étoile filante, les vers du Llyrf avaient traversé son esprit. Que des paysans pris au piège des mots se nourrissent d'illusions, passe encore. Mais que lui, un Conteur chevronné, s'abandonne à de telles rêveries, voilà qui défait la raison !

– Depuis ce premier entretien, l'as-tu rencontré de nouveau ? poursuivit Talhael.

– Il m’a cherchée. Mais je me suis cachée.

– Pourquoi ?

Macha haussa les épaules, dérobant son regard comme une enfant prise en faute. Le Conteur n’insista pas.

– Ce soir, je logerai chez toi, dit-il abruptement.

La veuve en fut transfigurée. En revanche, Demné avait pâli.

– Ne sois pas offensée, la rasséra Talhael. Je sais que la maison d’Hiszdu m’est ouverte, et je viendrai y chanter Mais son toit abrite déjà un étranger.

– Ma famille peut accueillir plus d’un hôte, répliqua Demné, pincée.

Talhael se mordit les lèvres.

Sans doute aurait-il mieux fait de demander à loger dans une maison de passage. Cela ne l’aurait pas empêché, la nuit tombée, de rejoindre la veuve tout en ménageant la susceptibilité d’Hiszdu.

– Je ne doute pas de l’hospitalité des tiens. Mais pour remplir la mission dont Odainsaker m’a investi, j’estime préférable que l’étranger ne devine pas tout de suite la raison de ma venue. Nous dirons que Macha, à la veille de sa murkétó, a manifesté l’intention d’entrer dans ma caste. Il est normal que je vienne m’assurer de sa vocation. Après tout, c’est l’usage.

– Il est bien tôt, Macha ne mange pas encore de viande !

– Quelques filets d’argent courent dans ses cheveux, répondit Talhael. Et puis, si l’étranger est vraiment un étranger, il ne fera pas la différence.

Demné baissa la tête.

– Très bien, se résigna-t-elle, si tel est ton désir. Mais mon époux...

– Annonce-lui ma venue pour ce soir. Alors, il comprendra. (Se tournant vers Macha, il ajouta :) Et l’étranger, où se trouve-t-il à présent ?

– Il doit se promener alentour, comme à son habitude. Il a voulu aider au travail des champs. Mais quelle tâche lui confier ?

– Est-il donc aussi... ambigu qu’on le prétend ?

– Sa peau est lisse comme celle d’une gamine. Pourtant, ceux qui l’ont vu nu affirment que c’est bien un homme.

Talhael se prenait au jeu. Mais il avait beau fouiller sa mémoire, il n’y trouva pas la moindre indication sur l’aspect physique du Penn’t Adébenn.

– Veux-tu que j’envoie une de mes filles à sa recherche ?

proposa Demné, vexée malgré tout du cas que Talhael faisait de la veuve.

– Ne te donne pas cette peine. Quand ton époux rentrera des champs, tu lui diras qu’un Conteur est au village et que tu l’as invité.

Demné s’inclina, jeta un regard courroucé sur la veuve et tourna bride.

Talhael sauta à terre, dessella sa monture et lui donna une tape sur la croupe. Avec dignité, l’animal se dirigea vers la fontaine moussue. La selle sur l’épaule, le Conteur pénétra dans la maison de la veuve.

La femme se mit en devoir de lui préparer un bain. Avec délices, le Conteur se plongea dans l’eau parfumée.

Le soir venu, alors que les hommes rentraient des champs et que les venelles résonnaient des pas traînants des artwenir attelées, le bruit courut qu’un Conteur était arrivé au village. Avec un ensemble parfait, les paysans jouèrent la surprise.

Chez Hiszdu, la grande salle se remplit. En bon hôte, le Cultivateur avait invité nombre de voisins, et il en arrivait encore, portant qui un tabouret, qui un panier de fruits secs.

Pour la circonstance, Macha avait revêtu sa plus belle parure. Elle jetait en marchant un regard contempteur aux autres villageoises.

Quand le Conteur, après avoir échangé avec son hôte les compliments d’usage, prit place à table, un silence recueilli tomba sur l’assistance. Talhael mangeait rapidement et buvait peu pour garder l’esprit clair. Furtivement, il cherchait à repérer l’étranger dans la cohue qui encombra la salle.

Talhael enfourna une dernière bouchée de pain au miel, but à larges traits une eau fraîchement puisée, et se dirigea, majestueux, vers le siège surélevé. Un soupir d’aise souleva toutes les poitrines. Les paysans se précipitèrent autour de la table et partagèrent en riant rôtis, fruits secs et gâteaux. Quand le tapage des tabourets déplacés se fut calmé et qu’on n’entendit plus que le pleurnichement de quelques fillettes dont on avait freiné d’une calotte l’élan vers les confiseries étalées sur la table, une jeune paysanne lança l’apostrophe traditionnelle :

– Eh bien, qu’est ce que ce foutu conteur, qui s’est bâfré et ne nous régale pas encore de ses sornettes ?

Talhael sourit avec indulgence.

– Je constate avec plaisir que l’on prévoit une bonne récolte, par ici. L’apostrophe n’est guère mordante !

Un rire poli accueillit sa remarque. Quelques vieux paysans

s'agitèrent sur leurs sièges, oubliant de planter leurs dents dans la pièce de viande dont le suc empoissait leurs doigts. Superstitieux, ils n'aimaient pas qu'on évoquât à l'avance la récolte, même si celui qui parlait était un diseur de Vérité. Surtout après deux années difficiles. La voix de Talhael s'éleva, haute et claire, couvrant les accords lancinants de la clénante.

*Le chemin connaît l'empreinte de mes pas,
Le sentier résonne au bruit de mes souliers.
Mais ce soir l'errant ne dort pas sous un toit d'étoiles,
Ne rêve pas dans la forêt.
Ce soir il a bu l'eau de votre puits,
Mangé le miel d'Odäinsaker.*

Tout se passait comme à l'accoutumée. Les paysans festoyaient sans contrainte, comme si cette veillée ne présentait aucune particularité, comme s'ils n'avaient pas chargé le Conteur de la terrible mission de décider du sort d'un homme. Si l'étranger avait représenté pour eux un problème, ils s'en déchargeaient sans vergogne sur l'errant. Talhael prit soudain conscience de la responsabilité qu'il avait endossée. Et cela lui pesa.

Si c'était vrai ? S'il allait se trouver soudain en présence de l'homme du début et de la fin ?

Hiszdu se leva. Il avait brossé et natté sa barbe. Un peigne d'os tenait ses cheveux en chignon.

– Quelle histoire nous contera l'errant pour le bonheur de nos invités ?

*Vous dirai-je les paroles du rat.
Du coureur de la lande ?
Je ne vous conterai pas les mensonges du rat
Car ce n'est point ici la fête du genêt.
Je veux chanter ce soir selon la Vérité.*

Les fillettes s'impatientaient de ce long préambule. Seuls les plus vieux, assis près de l'âtre, savaient combien ce rituel était nécessaire, car il mettait les auditeurs à l'abri des enchantements d'un Conteur malveillant. Et les vers du Llyrf sonnèrent :

*Sur un char de flammes il viendra,
Sur un oiseau de feu,
Un char ardent.
Comme un oiseau d'azur il tombera
Du ciel aveugle et muet,
L'oiseau d'acier, le cher oiseau,
L'aigle des aigles,
L'homme parmi les hommes.*

En plein milieu d'une phrase, Talhael aperçut l'étranger, réfugié dans le coin le plus sombre, en compagnie des vieillards au chef dodelinant et des vierges non nubiles. L'homme – car ces traits volontaires étaient bien ceux d'un homme – fixait sur lui un regard intense. Le cœur du Conteur s'emballa sans raison. Sa langue s'embrouilla. Il commit une faute de métrique. Il se reprit. Débita de larges extraits de la Somme, sans plus improviser. L'inconnu ne cillait pas. Talhael ne pouvait détacher son regard de celui de l'étranger. Et, tandis que sa voix résonnait, lointaine, son esprit fonctionnait à vide, paralysé par l'éclat de ces yeux noirs.

*Ce sera un jour de printemps,
Un matin de renouveau,
Qui annoncera pourtant
L'hiver au blanc manteau.
Car l'homme qui vient
Est prémices du début et de la fin.*

Enfin, sa voix couvrit le dernier accord. Il avait décrit la venue du Penn't Adébenn telle que l'imaginaient les ancêtres, et les miracles qu'on lui attribuait : comment il connaîtrait plus d'hommes qu'il n'y en avait au monde, et comment il converserait sans même élever la voix avec les plus lointains d'entre eux. Pendant tout ce temps, il avait observé l'étranger, et celui-ci n'avait pas bronché.

– La flamme est encore haute dans l'âtre, mais ton chant s'est éteint, l'interpella Hiszdu.

– Le feu est encore vif, reconnut Talhael. C'est que le maître de la maison ne s'est pas montré chiche en bûches. Mais le travail des champs est dur au lendemain de la fête. Permetts

à tes invités de prendre le repos mérité. Cependant, l'accueil fut bon, et si vous le désirez, je chanterai encore pour le cher Odainsaker !

Hiszdu se leva, conviant d'un geste large les invités rassasiés à finir les derniers mets. Lui-même accompagna son hôte de marque jusqu'à la porte.

La nuit était tiède. Un flamboiement d'étoiles jetait sur le village une lumière nacrée. Quelques chiens, dérangés, aboyèrent leur courroux.

– Qu'en penses-tu, maître ? demanda Hiszdu à mi-voix.

– Il est encore trop tôt pour se prononcer, répondit Talhael, sincère.

Le premier regard avait suffi à l'ébranler. L'étranger était différent. Pas seulement en raison de traits trop visibles, comme l'absence de barbe ou la couleur de sa peau. Jamais le Conteur n'avait éprouvé une telle impression, lui qui avait marché aux confins du Pays et visité les provinces les plus lointaines. Lui qui, même, avait approché une vieille femme !

On le saisit par la main. Talhael tressaillit. Mais il retrouva bientôt son assurance en reconnaissant Macha.

Il la suivit, se promettant d'oublier pour la nuit les villageois et leur étrange découverte.

-6-

Macha dormait encore. Dans un demi-sommeil, Talhael avait perçu les bruits que connaissait tout village au lever du jour. Puis le calme revint. Le Conteur se glissa hors de la maison.

L'étranger était assis devant le seuil. Talhael eut la nette impression qu'il l'attendait. Le Conteur se dirigea droit sur l'inconnu. S'il s'agissait du Penn't Adébenn, il ne pouvait espérer lutter contre lui. Sinon, que craindre d'un horc ?

– Je suis un Conteur, dit-il. Les voyageurs rapportent souvent des anecdotes dont les gens de ma caste sont friands. Or, tu viens de loin, je crois..

Un bref sourire étira les lèvres de l'étranger.

– Je m'appelle Twern, se présenta-t-il. Et je serais ravi de t'aider. Mais j'ai perdu la mémoire. Puisque tu es si bien renseigné, tu dois savoir qu'on m'a trouvé à l'orée des bois, évanoui et portant la défroque d'un épouvantail.

Talhael secoua la tête. Il ne savait que dire et cette situation, nouvelle pour lui, lui pesait.

Pourtant, Twern était bien disposé à son égard : il voyait en Talhael une occasion d'échapper à la situation embarrassante où il se trouvait.

– Décidément, un homme comme moi est de bien piètre utilité, reprit Twern. Mes hôtes ont même refusé mon aide pour les travaux des champs.

Il se tut, épiait la réaction de son interlocuteur. Au trouble qu'il avait perçu chez celui-ci, il avait deviné que sa venue ne devait rien au hasard. La veille, Hiszdu avait qualifié le rhapsode d'errant. Or, le paysan ne lui avait-il pas dit un jour : « Il ne convient pas que tu te mêles des choses de la terre. Toi, tu es un errant » ?

Après avoir marqué une longue pause, le Conteur murmura :

– S'il est une chose pire qu'un homme sans barbe, c'est un homme sans caste.

Twern passa la main sur ses joues irrémédiablement glabres. À tout le moins pouvait-il chercher à réparer le second point.

– Je ne garde pas souvenir d'avoir appartenu à une caste, répondit-il avec prudence. Cela ne signifie pas qu'une caste ne se souvient pas de moi...

Avec malice, il pensa à la coterie tout à la fois enviée et honnie que formaient les contacteurs sur Lanmeur. Mais Talhael observa, avec une logique implacable :

– Qui se soucierait de réclamer un menton sans barbe ?

Twern leva les bras dans une mimique d'impuissance. Le Conteur ne put s'empêcher de repenser à Henmar. Pourtant, sa compassion lui avait déjà coûté une bourse à sel. Il réfléchissait rapidement. Que gagnerait-il à temporiser ? Mais le fardeau se révélait trop lourd pour ses épaules. Il enviait les Décideurs, protégés par leur statut d'un exil ignominieux en cas de faute.

– Un homme sans mémoire est comme une femme au sortir de sa murkétou, dit-il. Rojfessa est le Saigneur de cette province. La réputation de ses Décideurs n'est plus à faire. Je te mènerai près de lui, si tu le veux.

Twern hocha la tête, certain désormais que le Conteur était bien venu pour lui.

– Nous partirons demain matin, dit Talhael. Il n'y a guère que deux ou trois jours de route jusqu'à Dùn-Rojfessa.

Cette nuit-là, Twern attendit que la maisonnée fut endormie. Alors, il se leva en veillant à ne pas faire craquer les roseaux de sa couche. Avec d'infinies précautions, il fit tourner le battant de bois, le soulevant légèrement pour prévenir tout

grincement des gonds. La porte n'était jamais fermée à clé.

Une fois dehors, il fila en direction des champs. Il se retourna à plusieurs reprises. Apparemment, nul ne le suivait. Rassuré, il se dirigea vers l'arbre rouge, au pied duquel il avait enterré son fournement. Ces quelques objets familiers lui apportèrent un réconfort dont il fut lui-même surpris. Il renonça à son arme. Tôt ou tard, il s'en serait servi : le meilleur moyen de se faire repérer.

Il rentra dans la maison aussi silencieusement qu'il en était parti. Depuis bientôt trois décades, il vivait sous ce toit, mangeait la nourriture de ces gens, dormait sur la couche qu'ils lui avaient aménagée. À la veille de les quitter, il éprouvait une curieuse nostalgie. Décidément, rien ne se passait comme prévu. D'abord un atterrissage catastrophique. Puis un réveil désastreux. Et maintenant, voilà qu'il se laissait envahir par un sentiment de sympathie envers les indigènes, alors que toute la formation qu'il avait reçue était censée faire de lui un observateur impassible. Il haussa les épaules : le petit matin, un reste de sommeil jouaient un mauvais tour à son imagination.

Pourtant, quand Hiszdu prit congé de lui avant de partir pour les champs avec la rude simplicité qui le caractérisait, Twern ne put se défendre d'éprouver à nouveau une émotion.

L'Éleveur coupa court aux effusions.

– Demné sellera pour toi une artwen, dit-il. Si ta route passe à nouveau par Odaïnsaker, tu noueras ses rênes à l'anneau que mon grand-père scella dans le mur de cette maison pour les hôtes de marque.

– Sois remercié de ta générosité, répondit Twern. Et pour l'honneur que tu me fais : je ne suis pas vraiment un hôte de marque.

– Je parlais de l'artwen, répliqua Hiszdu. C'est une belle bête.

Twern se posta devant la maison de la veuve. Le Conteur tarda à apparaître. Il portait fièrement la soixantaine – ou plutôt, la cinquantaine, selon les critères locaux. Il était juste un peu plus petit que Twern, et sa poitrine, couverte de poils blancs et drus, était puissamment musclée. Deux plis de peau soulignaient ses pectoraux.

C'était la première fois que Twern voyait un indigène torse nu. Les villageois manifestaient à cet égard une pudeur qui contrastait avec la liberté affichée par les jeunes femmes.

Le Conteur ne posa pas un regard sur lui avant de s'être aspergé d'eau froide, puisée dans ses larges mains à même l'abreuvoir où, le matin, les artwenir emplissaient leur fanon

avant de partir aux champs.

Sa toilette faite, le Conteur feignit de s'apercevoir de la présence de Twern. L'astronaute ne pouvait se méprendre sur un tel jeu : il avait commis une entorse à l'étiquette locale, et le Conteur s'efforçait de faire croire qu'il ne l'avait pas remarqué.

– Le ciel est clair, ce matin, dit le Conteur. Clément à l'errant.

– Ne devons-nous pas partir à l'aube ?

– Cyfaïl, ma monture, est vieille. Il ne faut pas l'épuiser dès le premier jour, répondit l'indigène en nouant d'un geste précis ses cheveux en chignon. Et puis, on arrive toujours trop tôt au but. Alors, le désir meurt, et que reste-t-il ?

– Le plaisir, répondit Twern en jetant un regard furtif à la maison de la veuve.

Talhael sourit.

– Je marche depuis plus longtemps que toi, constata-t-il.

Quand ils se mirent en route, les femmes qui n'avaient pas encore rejoint les paysans aux champs les observaient depuis leurs fenêtres. Des enfants leur emboîtèrent le pas. Petit à petit, le cortège s'égreña. Ils se retrouvèrent seuls bien avant d'avoir dépassé le quatrième épieu topique.

Chemin faisant, le Conteur se risquait à quelques commentaires oiseux sur les champs, les fleurs, la pluie qui ne venait pas, auxquels Twern répondait avec le même manque d'intérêt. Car ce bavardage n'était destiné qu'à masquer les véritables problèmes. Soudain, le Conteur déclara :

– Je t'ai vu poser un regard curieux sur mes plis pectoraux, tout à l'heure. Est-il exact que tu en sois dépourvu ?

Twern acquiesça.

– Tu devais avoir de tout petits seins ! conclut Talhael.

Twern lui jeta un coup d'œil en biais.

– Sans doute, dit-il. Je ne me rappelle pas en avoir jamais eu. Le Conteur hochait gravement la tête.

– Et des enfants, dit-il, y en a-t-il eu dans ta demeure ?

– Je n'en garde pas souvenir, répondit Twern d'un ton cassant.

Le Conteur s'assombrit.

– Je suis un sot, dit-il. Je t'ai blessé sans le vouloir. Si tu es un puits aride, je ne t'en respecte pas moins.

Twern se força à sourire.

– Cela n'est rien, dit-il. Et qui sait si je n'ai pas une nombreuse

progéniture ? L'homme sans mémoire est riche de tous les possibles.

Le Conteur approuva, en détournant les yeux. Et Twern comprit, au pli qui tordait les lèvres de son compagnon, que celui-ci ne croyait pas à sa prétendue amnésie.

-7-

Le Saigneur Rojfessa n'usurpait pas sa réputation d'homme austère. Toute la demeure en témoignait. C'était une vaste bâtisse perdue sur le plateau du Daanuth, une région couverte de forêts. Un chemin escarpé, empierré, malcommode, y menait. Et quand, au détour de ce mauvais sentier, on l'apercevait, lourde et noire comme un animal aux aguets, on se surprenait à ralentir le pas.

Les fenêtres, étroites, étaient dépourvues de vitres. Même en plein hiver, le Saigneur Rojfessa interdisait qu'on allumât du feu dans les cheminées, ne voulant s'entourer que d'hommes maîtrisant suffisamment leurs sens pour ne pas laisser les conditions changeantes de l'atmosphère les distraire de plus nobles pensées. Comme sa table avait la réputation d'être frugale, les Conteurs ne se pressaient pas à sa cour. Toutefois, ceux qui s'y étaient aventurés complétaient le portrait de Rojfessa par des touches moins sévères. L'homme, exigeant pour lui comme pour ses proches, savait faire preuve d'une exquise courtoisie et n'était pas dépourvu de sensibilité. Son intelligence aiguë, jointe à une remarquable érudition, et son goût de l'action attiraient près de lui de nombreux Décideurs.

Le lourd battant clouté était clos. Un heurtoir, seul ornement de cette façade dont les statues avaient été jetées en bas de leurs niches, défiait de son regard de bronze l'audacieux qui prétendait troubler la quiétude du lieu. Talhael frappa quatre coups, selon le code centenaire des errants.

Longtemps après que le dernier écho se fut éteint dans la demeure, un judas s'ouvrit sur la face du portier, à peine moins rébarbative que la chimère du heurtoir. Cependant, dans ce visage envahi par une pilosité anarchique, aux arcades sourcilières soudées en visière et aux canines complaisamment découvertes, un regard d'enfant brilla en se posant sur le Conteur.

Aussitôt, la lourde porte s'ouvrit.

– Annonce à ton maître que le Conteur Talhael désire l'entretenir ! dit le rhapsode en mettant pied à terre.

Twern l'imita.

Le portier posa un œil soupçonneux sur l'astronaute mais se garda d'interroger le Conteur. Il aboya quelques ordres ; une jeune fille vint prendre la bride de Cyfaïl et entraîna l'animal. La bête de Twern suivit son congénère sans faire de difficulté. Multipliant les marques de déférence, le portier guida les visiteurs jusqu'à une salle assez vaste, repoussant sans ménagement les autres Serviteurs accourus à leur rencontre.

– Je vais porter au Seigneur Rojfessa la nouvelle de ton arrivée, dit-il en s'inclinant.

Le Conteur s'assit sur un des blocs disposés sur le pourtour de la salle circulaire. Au centre de la pièce, deux sièges de pierre grossièrement taillée, au dossier incliné, se faisaient face. Un bassin entourait chacun de ces trônes parcourus d'un réseau de rigoles.

– C'est ici que Rojfessa a remporté sa victoire contre le félon Gùarec, précisa Talhael.

– Vraiment ? répliqua Twern, un peu amusé : l'indigène déployait des trésors d'ingéniosité pour éprouver son amnésie.

Comprenant que cette histoire n'évoquait rien pour son compagnon, Talhael précisa :

– Au début du règne de Rojfessa, alors qu'il venait tout juste de revêtir la toge et n'avait pas eu le temps de préparer son corps, Gùarec lui lança un défi. Depuis longtemps Saigneur, le félon pensait que sa carcasse recelait bien des ressources que le néophyte ne possédait pas. Il n'avait oublié qu'une chose : son ancienneté signifiait aussi vieillesse. À la cinquième heure, son cœur céda.

L'apparition du portier interrompit le récit. Deux hommes portant la bure des Décideurs l'accompagnaient. Ils penchaient la tête sur l'épaule droite, en signe d'accueil.

– Le Saigneur Rojfessa est impatient de recevoir un Conteur de ta notoriété, déclara l'un des Décideurs.

Les hommes en noir se tournèrent alors vers Twern. S'adressant non à lui, mais au Conteur, l'un d'eux lâcha, d'une voix où perçait le dégoût :

– Celui-ci porte la tenue d'un Éleveur, sans pourtant en avoir la ceinture ni la boucle gravée. Que fait celui qui marche en si curieuse compagnie ?

– C'est à son propos que je désire m'entretenir avec le Saigneur Rojfessa, expliqua Talhael. N'est-il pas entouré des hommes les plus sages qui soient ?

– De cela, nous ne pouvons décider, rappela son interlocuteur.

Les yeux du portier étaient maintenant rivés sur Twern,